

Démétrius Cydonès et la théologie latine à Byzance aux XIVe et XVe siècles

Martin Jugie

Citer ce document / Cite this document :

Jugie Martin. Démétrius Cydonès et la théologie latine à Byzance aux XIVe et XVe siècles. In: Échos d'Orient, tome 27, n°152, 1928. pp. 385-402;

doi : <https://doi.org/10.3406/rebyz.1928.4686>

https://www.persee.fr/doc/rebyz_1146-9447_1928_num_27_152_4686

Fichier pdf généré le 16/12/2021

Démétrius Cydonès et la théologie latine à Byzance

aux XIV^e et XV^e siècles (1)

L'un des écrivains les plus remarquables et les plus féconds du XIV^e siècle byzantin, si fertile en grands hommes, est sans contredit Démétrius Cydonès. Sa vie est encore mal connue, et le peu qu'en ont écrit, tout récemment, plusieurs auteurs, renferme de notables erreurs (2). Erronée aussi, et pas seulement incomplète, est la liste de ses ouvrages telle qu'on l'a donnée jusqu'ici. Ainsi, le *De Processione Spiritus Sancti*, publié sous son nom par Arcudius (3) et reproduit dans la *Patrologie grecque* de Migne (4), n'est pas de lui, mais appartient à Manuel Calecas (5). Par contre, plusieurs de ses œuvres authentiques sont restées complètement ignorées; et de plusieurs autres on n'a révélé jusqu'à ce jour que le titre fourni par les manuscrits. L'objet de cette brève communication n'est ni d'essayer d'esquisser à grands traits la biographie de Démétrius — comment oser l'entreprendre avant la publication de sa volumineuse correspondance, qui ne comprend pas moins de 454 lettres, dont une cinquantaine à peine ont vu le jour? — ni de dresser la liste complète de ses ouvrages. Il est simplement : 1° de fournir quelques renseignements précis sur la première partie de la vie de ce grand homme, depuis son enfance jusqu'à la retraite de l'empereur Jean Cantacuzène dans le cloître, en 1355; 2° de signaler ses traductions d'ouvrages latins en grec; 3° de montrer brièvement l'influence de ces traductions sur la théologie byzantine du XIV^e siècle et de la première moitié du XV^e. Démétrius est, en

(1) Communication lue, le 12 avril 1927, au II^e Congrès international des Etudes byzantines à Belgrade (VI^e section).

(2) Nous faisons surtout allusion à l'article de M. Joseph Camelli: « *Demetrio Cidonio. Brevi notizie della sua vita e delle sue opere* », paru dans les *Studi italiani di filologia classica*, 1920, *Nuova serie*, t. I, p. 140-161, et aux quelques pages que M. Guillard a consacrées à Cydonès dans son ouvrage: *Correspondance de Nicéphore Grégoras* (Collection byzantine Guillaume Budé). Paris, 1927, p. 325-332.

(3) Dans la collection *Opuscula aurea theologica*. Rome, 1530, p. 446-581.

(4) *P. G.*, t. CLIV, col. 864-958.

(5) Nous devons ce précieux renseignement à M^{sr} Giovanni Mercati, préfet de la Bibliothèque vaticane, qui donnera les raisons de cette attribution dans un prochain fascicule des *Studi e Testi* actuellement sous presse.

effet, un de ces rares Byzantins qui ont travaillé au rapprochement religieux et intellectuel de l'Orient et de l'Occident en faisant connaître celui-ci à celui-là, en révélant aux Grecs que les Latins n'étaient pas que des Barbarès, et qu'ils étaient capables de rivaliser avec eux dans le domaine de la pensée pure et de la science théologique. Plus que tout autre, il s'est adonné à cette tâche; mieux que tout autre, il y a réussi. C'est donc avant tout le médiateur intellectuel entre l'Orient et l'Occident que nous allons considérer en lui pendant ces quelques instants.

Ce que nous allons dire, nous l'avons puisé en grande partie dans les œuvres mêmes de notre héros, et spécialement dans ses œuvres inédites. Parmi celles-ci, il en est une qui est restée jusqu'ici complètement inconnue et qui est capitale pour notre sujet : il s'agit d'une longue apologie personnelle que Démétrius, sur la fin de sa longue vie, adressa à ses compatriotes pour leur raconter comment, tout en restant bon patriote byzantin, il avait été amené à faire profession de foi catholique et à traduire en grec les chefs-d'œuvre de la théologie latine. Cette apologie, écrite de la main même de l'auteur, surchargée de ratures et portant de nombreuses additions marginales, est conservée dans le *Cod. Vatic. graec. 1102*, et n'occupe pas moins de vingt-deux feuilles in-8° (1).

I. — Enfance et jeunesse de Démétrius Cydonès. Le secrétaire particulier de Jean Cantacuzène. Traduction de la « Somme contre les Gentils » de saint Thomas d'Aquin.

Démétrius Cydonès naquit à Thessalonique (2) dans le premier quart du xiv^e siècle. On n'est pas encore arrivé à fixer d'une manière précise la date de sa naissance, mais plusieurs données certaines permettent de la placer approximativement entre 1310 et 1320.

On sait, en effet, qu'il mourut à un âge très avancé, et il est à peu près sûr que ce fut à la fin de 1399 ou au début de

(1) *Cod. Vatic. graec. 1102*, fol. 55-76. M^{rs} Giovanni Mercati en prépare l'édition.

(2) Allatius, *De Ecclesiae occid. et orient. perpetua consensione*. l. II, c. xviii, p. 856, en fait un citoyen de Byzance. Il se trompe sûrement, comme en témoignent non seulement les suscriptions des manuscrits, mais aussi plusieurs passages des écrits de Démétrius.

(3) On possède, daté du mois de mai 1400, un texte du patriarche œcuménique, Mathieu I^{er}, relatif à une disposition testamentaire de Démétrius Cydonès en faveur d'un neveu en bas âge : MIKLOSICH et MULLER, *Acta patriarchatus Constantinopolitani*. t. II, Vienne, 1862, p. 390-391. Cf. M. TREU, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. I, p. 60,

1400 (3). De plus, il s'était déjà révélé comme un écrivain distingué, antérieurement à l'année 1348 (1). Le surnom de Cydonès, ὁ Κυδώνης, a fait penser à quelques-uns que sa famille était originaire de la ville crétoise de Cydonia (2). C'est une pure hypothèse, qui n'est appuyée jusqu'ici par aucun témoignage positif. De ses parents, Démétrius nous apprend simplement qu'ils étaient de bons chrétiens et qu'ils le firent baptiser sans retard. De cette grâce du baptême il parle en termes émus dans son testament religieux (3) : « Quand je reçus ce sacrement, dit-il, je ne pouvais en apprécier le bienfait ; mais, parvenu à l'âge de raison, j'en ai remercié Dieu et mes parents, et je me suis efforcé, pendant toute ma vie, de garder intacte la doctrine de l'Église catholique sur Dieu et les choses divines, sachant bien qu'il y allait du salut. » Son père, qui était, sinon riche, du moins de condition très aisée, lui fit donner une éducation soignée. Démétrius nous apprend lui-même le nom de son professeur de rhétorique : ce fut le célèbre polémiste Nil Cabasilas, mort archevêque de Thessalonique en 1363. Très bien doué, le jeune étudiant fit de rapides progrès et devint un brillant littérateur. Il était encore tout à ses livres quand il eut la douleur de perdre son père. Celui-ci était un ami dévoué de l'empereur Jean Catacuzène. Au témoignage de Démétrius, il négligeait souvent ses propres affaires pour faire celles du basileus. Il comptait que ce dernier serait le protecteur de ses enfants, s'il lui arrivait malheur. Il ne se trompait pas. Après sa mort, survenue au cours d'une lointaine et périlleuse légation, Cantacuzène sut reconnaître tant de dévouement. La famille orpheline trouva en lui un défenseur résolu « contre des bêtes cruelles avides de sang », c'est l'expression même de Démétrius ; et lorsque, quelque temps après, Démétrius lui-même, l'aîné de cette famille, se présenta au palais impérial pour obtenir un poste rémunérateur qui lui permit de venir en aide à sa mère et à ses frères, le basileus,

(1) Avant 1348, Démétrius avait déjà écrit : 1° la *lettre au primicier Phracasès*, P. G., t. CLIV, col. 1213, qui est de 1345 ; 2° la *lettre à Barlaam sur la procession du Saint-Esprit*, P. G. t. CLI, col. 1283-1301 ; 3° probablement, le *premier discours à Jean Cantacuzène* : Ἀνεβέγγαμεν, ὁ Βασιλεῦ, publié par G. Cammelli dans les *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, 1922, p. 68-76.

(2) D'après Fabricius, *Bibliotheca graeca*, éd. HARLES, t. XI, p. 398, le surnom de Cydonès serait venu à Démétrius d'un séjour qu'il aurait fait en Crète dans un monastère, à la fin de sa vie, au témoignage de Raphaël de Volterra, *Comment. urban.*, l. XV, éd. de 1506, fol. CCVII^r. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il est certain que Démétrius était appelé Cydonès dès toujours.

(3) Pièce également inédite et autographe dans le *Cod. Vatic. graec. 1 102*, fol. 115-120.

frappé de ses qualités exceptionnelles, l'éleva d'emblée à la charge enviée et toute de confiance de secrétaire particulier.

Cet événement eut lieu dans le courant de 1347, ou peu de temps après (1), alors que Jean Cantacuzène, réconcilié avec Anne de Savoie, jouissait paisiblement du pouvoir suprême. Démétrius était, en ce moment, à pleine crise de conversion. Qui se serait douté que ce jeune homme, tout épris de belle littérature, avait déjà abordé les problèmes les plus ardues de la théologie, et étudié à fond la fameuse question de la procession du Saint-Esprit, objet d'ardentes controverses entre Grecs et Latins depuis l'époque de Photius? Il en était cependant ainsi, comme nous l'apprenons par la longue lettre qu'il écrivit à Barlaam, au début de l'année 1347. On sait que le célèbre Calabrais, après sa condamnation au concile de Constantinople de 1341, était revenu en Occident, avait abjuré les doctrines orientales et, peu après, avait été nommé par le Pape Clément VI au siège épiscopal de Gérace, petite ville de l'Italie méridionale. L'influence qu'il avait exercée sur la jeunesse byzantine, à Constantinople et à Thessalonique, avait été considérable, et il avait laissé dans ces deux villes de nombreux amis, qui continuèrent à correspondre avec lui après son retour au catholicisme. Notre Démétrius était du nombre de ceux que son génie avait captivés. Aussi, quand, sur la fin de 1346, le bruit courut que l'adversaire de Palamas était revenu à Constantinople, chargé par le Pape Clément VI d'entamer des négociations pour l'union des Églises avec l'impératrice Anne de Savoie et le patriarche Jean Calecas (2), Démétrius et quelques-uns de ses amis de Thessalonique se proposèrent d'aller le trouver. Ils étaient sur le point de s'embarquer pour Constantinople quand ils apprirent que Barlaam avait quitté précipitamment la capitale et avait fait voile pour Négrepont. Ce brusque départ était dû aux événements qui venaient de se produire à Constantinople. Anne de Savoie s'était brouillée avec le patriarche, qu'elle avait fait déposer par un concile d'évêques dévoués à Grégoire Palamas; quelques jours après, Jean Cantacuzène entra en vainqueur dans la capitale. C'était la défaite du parti unioniste et le triomphe du palamisme. N'ayant plus d'espoir de réussir dans sa mission, Barlaam était reparti.

(1) C'est ce qui ressort du premier discours de Démétrius à Jean Cantacuzène publié par G. Cammelli, *loc. cit.*

(2) Cf. G. MERCATI, *Studi e Testi*, 30. Rome, 1916, p. 28, n. 2; *Simone Atumano arcivescovo di Tebe. Ricerca storica con notizie e documenti sulla vita dell' Atumano.*

Démétrius fut vivement contrarié de n'avoir pu s'entretenir avec lui de la question qui le préoccupait. Il aurait voulu apprendre de sa bouche les raisons qui l'avaient déterminé à embrasser les doctrines romaines et qui lui faisaient traiter d'hérétiques et de schismatiques ceux qui ne croyaient pas que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Aussi lui écrivit-il sans retard cette admirable lettre théologique, dont l'original grec paraît s'être perdu, et que nous ne possédons plus qu'en traduction latine (1), lettre dans laquelle il expose avec une maîtrise surprenante chez un jeune laïque, et une impartialité méritoire chez un Byzantin, les arguments respectifs des Grecs et des Latins sur la doctrine du *Filioque*. Ce document nous révèle en même temps l'état de doute et d'incertitude dans lequel il se trouve à ce moment par rapport à cette question. Il n'est pas encore arrivé à une solution ferme; mais il laisse déjà percer ses préférences pour la thèse catholique. La position des Latins en cette affaire lui paraît beaucoup plus sûre et plus raisonnable que celle de ses compatriotes. Il hésita cependant encore longtemps avant de prendre un parti définitif. Nous en avons pour preuve ce qu'il raconte lui-même dans son apologie à ses compatriotes. Ce ne fut qu'après avoir appris le latin, lu les principaux ouvrages de saint Thomas d'Aquin et avoir fait une étude approfondie de la doctrine des Pères occidentaux, doctrine qu'il confronta avec celle des Pères orientaux, que ses derniers doutes disparurent et qu'il formula son acte de foi au dogme catholique.

Comment il fut amené à entreprendre l'étude de la langue latine, c'est ce qu'il nous apprend dans son apologie. En sa qualité de secrétaire particulier de Jean Cantacuzène, il avait à dépouiller la correspondance du basileus. Il devait recevoir visiteurs et solliciteurs de tout rang, de toute condition et de toute nationalité. Plus d'un comptait sur lui pour appuyer une demande, obtenir une audience impériale ou une faveur. Parmi ceux qui se présentaient, il y avait beaucoup d'Occidentaux : marchands de Venise ou de Gênes, ambassadeurs des divers pays, légats du Pape, parfois Dominicains et Frères Mineurs de Péra et de Constantinople. Ces étrangers rédigeaient habituellement leurs requêtes en latin. Démétrius avait sous ses ordres des interprètes chargés de lui traduire

(1) Cette traduction se trouve dans le *Cod. Vatic. latinus 4058*, fol. 14-27. Elle est éditée dans la *Patrologie grecque* de Migne, t. CLI, col. 1283-1301.

ces pièces et aussi de lui rapporter les paroles des visiteurs; mais, hélas! ces employés étaient inférieurs à leur tâche. Ils faisaient souvent des contresens et occasionnaient des quiproquos regrettables : ce qui mettait en colère le secrétaire en chef, pourtant de tempérament calme et d'humeur douce. Un jour, n'y tenant plus, celui-ci résolut d'apprendre la langue latine. Il se mit aussitôt en quête d'un professeur. Il le trouva, dit-il, en la personne d'un homme consacré à Dieu, vraisemblablement un Dominicain du couvent de Péra. Ce religieux consentit à se séparer pour quelque temps de sa communauté et vint habiter au palais impérial avec Démétrius qui, surchargé de besogne, ne pouvait prendre des leçons qu'en prenant sur son sommeil. Il ne manqua pas de gens, au palais et ailleurs, pour critiquer cette originalité du grand secrétaire. On lui représenta qu'il avait passé l'âge d'apprendre les langues, qu'il risquait de déplaire à l'empereur et de perdre sa place. Ces remontrances n'étaient pas toutes désintéressées. « Certains, remarque finement Démétrius, redoutaient que mon cours de latin ne me fit négliger leurs requêtes. Je tins bon et les laissai dire. Quand ils insistaient trop, je leur répondais qu'il n'est jamais trop tard d'apprendre les bonnes choses, et que Socrate, dans sa vieillesse, avait fréquenté un maître de musique. Bien m'en prit. Au bout de peu de temps, je cueillis, Dieu aidant, de mes labours des fruits excellents. Non seulement j'arrivai à comprendre parfaitement la langue des Italiens, mais encore à la parler très correctement, au point que ces étrangers me faisaient des compliments sur la pureté de mon accent. Vous devinez si mon professeur fut fier de mes succès. Un jour, il me passa comme livre d'exercices l'ouvrage d'un homme qui a éclipsé tous les autres par sa science théologique. Tout le monde aujourd'hui connaît Thomas d'Aquin pour la multitude de ses écrits, l'élévation de ses pensées, la rigueur de ses syllogismes, rigueur qu'il porte dans toutes les questions qu'il traite. L'ouvrage que j'avais entre les mains était le plus parfait de tous ceux qu'a composés ce grand homme, et comme la fleur de sa sagesse. Dans l'intention de mon professeur, il devait me servir à me perfectionner dans la connaissance de la langue latine. Mais moi je m'attachai plus au fond qu'à la forme. Après avoir lu quelques pages, je fus tellement enthousiasmé que je résolus d'en traduire des passages en grec à l'intention de mes amis incrédules, qui ne pouvaient admettre qu'il pût y avoir chez les Latins quelque chose de bon en fait de production littéraire. A cette

époque, en effet, le nom de latin n'éveillait chez les nôtres que l'idée de voiles, de rames, de marchands, d'artisans et de cabaretiers. Croyant avoir le monopole de la sagesse, fiers de Platon et de son disciple, on rangeait chez nous les Latins dans la catégorie des barbares, leur abandonnant l'art de la guerre et tous les vils métiers. Cette grande ignorance était le résultat de la longue séparation des deux peuples. Je présentai à l'empereur les prémices de ma traduction. Il en fut si charmé qu'il m'engagea fortement à continuer le travail commencé, déclarant que les Grecs retireraient de là un grand profit. »

Démétrius continua, en effet, et bientôt il put offrir au basileus la traduction de tout le premier livre de la *Somme contre les Gentils*. Jean Cantacuzène le trouva si beau qu'il voulut aussitôt le transcrire de sa propre main. Beaucoup de hauts personnages en firent autant, et il devint de mode d'être thomiste à la cour impériale. Le succès de cette première édition fut bientôt connu dans tout Constantinople. Le bureau de l'heureux secrétaire du basileus fut assiégé par une foule de visiteurs, tant Latins que Grecs, qui lui apportaient tous les ouvrages latins qu'ils pouvaient découvrir. Les Dominicains de Péra, « ceux de la Compagnie de saint Thomas et les patrons de sa théologie », comme les appelle Démétrius, se signalèrent par leur empressement. La gloire de Thomas était leur gloire. Ils se réjouissaient à la pensée que les Grecs prendraient enfin des Latins une meilleure opinion et rabattraient peut-être un peu de leur confiance en leur propre sagesse.

Après cet encourageant début, ayant, comme il dit, goûté au lotus, et fort de l'appui de l'empereur, qui lui fournit des copistes payés par lui, Démétrius consacra désormais tout son temps libre à traduire en grec les écrits de saint Thomas et plusieurs autres chefs-d'œuvre de la littérature théologique de l'Occident. Ce travail, il le poursuivit, non seulement tant qu'il fut au service de Cantacuzène, mais pendant toute sa vie. Ce fut l'une des manières par laquelle il s'efforça de travailler à l'union des Églises et au rapprochement intellectuel entre l'Orient et l'Occident. « Par ces traductions, dit-il lui-même, j'ai fourni à ceux des nôtres qui sont sages le moyen de devenir plus sages; et les envieux qui attaquent les Latins, je les ai fait crever de dépit en révélant les chefs-d'œuvre qu'ils ont l'impudence de dénigrer. »

La traduction de la *Somme contre les Gentils* fut terminée le 24 décembre 1354, à 3 heures de l'après-midi, comme nous l'apprend

la souscription autographe de Démétrius dans le manuscrit 616 de la Bibliothèque vaticane qui renferme les troisième et quatrième livres transcrits par le célèbre copiste de Jean Cantacuzène, Tsykandyliis (1). Cette traduction se trouve en entier ou en partie dans de nombreux manuscrits des bibliothèques d'Europe. Elle attend encore un éditeur (2).

II. — Autres traductions d'ouvrages latins exécutées par Démétrius Cydonès.

Après ce premier travail, notre traducteur aborda la *Somme théologique*. Il ne semble pas qu'il ait eu le temps d'en venir à bout. Du moins, d'après les recherches faites jusqu'ici dans les manuscrits, on n'a trouvé que toute la première partie, d'abondants extraits de la *Prima-Secundae* et toute la *Secunda-Secundae*. Le *Codex 1102* de la Vaticane renferme d'importants fragments de la troisième partie, mais ils ne sont pas de Démétrius; ils appartiennent à son frère Prochorus, qui rivalisa avec lui de zèle pour révéler aux Grecs les écrits des Latins (3).

Si l'on ne peut affirmer que Démétrius a traduit la troisième partie de la *Somme théologique*, il est sûr, du moins, qu'il la connaissait bien et qu'il s'en était assimilé la substance. On s'en aperçoit en parcourant sa longue homélie, encore inédite, sur l'Annonciation. Elle se trouve dans de nombreux manuscrits, notamment dans le *Vaticanus 604*, avec des corrections autographes de l'auteur. Dans ce morceau d'une facture toute classique, où Démétrius a ravi à Platon son style et à Thomas d'Aquin sa pensée, nous trouvons un excellent résumé du traité de l'Incarnation de l'Ange de l'école. Sur un point, cependant, le disciple paraît bien s'être écarté du maître. Il enseigne, en effet, d'une manière suffisamment claire, l'absolue sainteté de la Mère de Dieu et sa préservation du péché originel.

(1) « Finito libro, sit laus et gloria Christo. Istum librum transtulit de latino in graecum Demetrius de Tessalonica, servus Jesu Christi, et laboravit per totum annum; et fuit completus anno 1355, indictione octava, XXIV mensis decembris, ora (sic) post meridiem tertia. Hoc autem dictum est non solum pro istis duobus libris, tertio scilicet et quarto, sed pro tota *Summa contra Gentes*, quae tota fuit translata. » Le 24 décembre 1355 de l'année byzantine est pour nous le 21 décembre 1354.

(2) Sur les manuscrits qui contiennent cette traduction : MICHEL RACKL : « *Demetrios Kydones als Verteidiger und Uebersetzer des hl. Thomas von Aquin* », dans le *Katholik* (1915), p. 33-36.

(3) Sur les manuscrits qui contiennent la traduction de la *Somme théologique*, voir M. RACKL, *Die griechische Uebersetzung der « Summa theologiae » des hl. Thomas von Aquin*, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXIV (1923-1924), p. 33-60.

« A cette Vierge, dit-il en parlant de Marie, *tout de suite et avant qu'elle naquît*, Dieu communiqua le Saint-Esprit; il l'embellit du don de la sainteté, se préparant ainsi à l'avance un palais digne de sa royauté... Il est clair qu'il la conserva de toute façon dans une pureté immaculée, comme cela convenait à celle qui devait contracter avec Dieu l'union la plus étroite, et devenir le siège des mystères surnaturels. » (1)

Démétrius, qui avait de la théologie latine une connaissance approfondie, était, sans nul doute, au courant de la controverse sur l'Immaculée Conception, qui mettait alors aux prises thomistes et scotistes. Il n'est pas étonnant qu'il ait donné ses faveurs à la thèse scotiste, car elle concordait pleinement avec la doctrine commune des théologiens byzantins.

De saint Thomas notre auteur a encore traduit au moins deux opuscules : le *Liber ad cantorem Antiochenum* (2) et le *De corpore et sanguine Domini* (3). Grâce à lui, l'Ange de l'École fut bientôt connu de tous en Orient. Plusieurs polémistes grecs ne tardèrent pas à l'attaquer, comme nous le dirons tout à l'heure. D'autres, plus avisés, profitèrent de ses trésors et les pillèrent sans rien dire.

De la profonde admiration que Démétrius professait pour le Docteur latin nous trouvons l'expression magnifique dans une lettre à son ami Calophéros, publiée pour la première fois par le P. Nicolas Franco, en 1893. On nous saura gré d'en donner ici une traduction française :

« Tu fais bien, écrit-il, d'étudier les ouvrages du bienheureux Thomas, et de ne pas imiter les envieux qui, pour n'avoir pas à dire merci, refusent les services d'autrui. Uniquement soucieux de recueillir ce qui peut t'être utile, où que tu le trouves, tu agis

(1) Ἄλλὰ δῆλον ὡς πανταχόθεν ὁ Θεὸς ἄχραντον τὴν παρθένον ἐτήρησεν, οἷαν εἰκὸς εἶναι τὴν εἰς ἄκρον Θεῷ κοινωνήσουσαν καὶ τῶν ὑπὲρ πᾶσαν φύσιν ἐσομένην δοχείον. (*Cod. Par. graec. 1213*, fol. 340-341.) Le *Cod. Par. gr. 1213* reproduit exactement le texte du *Vatic. graec. 604*, revu par Démétrius lui-même. Nous avons donné ici-même, t. XVII (1914), p. 97-106, une analyse de cette homélie que nous nous proposons de publier dans la *Patrologia orientalis*.

(2) Cet écrit est l'opuscule II de saint Thomas dans l'édition Vivès, où il porte le titre suivant : *De rationibus fidei. Ad cantorem Antiochenum*, t. XXVII, p. 534. Dans l'édition de Parme, le même opuscule est intitulé : *Declaratio quorundam articulorum contra Graecos, Armenos et Saracenos ad cantorem Antiochenum*. La traduction grecque de Démétrius se trouve dans les manuscrits suivants : 1° *Cod. Vatic. graec. 1093*, fol. 65 sq.; 2° *Cod. Vatic. graec. 1122*, fol. 84 sq.; 3° dans le *Vindob. theol. graec. 316* (cf. NESSEL, *Catal. bibliot. Caesar.*, pars IV, p. 154); 4° dans le *Laurent. XII, Plut. IV*. (Cf. BANDINI, p. 534.)

(3) Cet opuscule se trouve dans le *Cod. Escol. Ψ 1V-22* (XV^e s.), fol. 1-5.

en sage en regardant non à la personne du bienfaiteur, mais à la valeur du bienfait. C'est ainsi que tu enrichiras ton âme des trésors de la science divine, trésors que tu pourras ensuite libéralement communiquer à ceux qui en sont dépourvus. Suivant le mot de l'Évangile, tu pourras tirer de ton fonds des choses nouvelles et des choses anciennes.

» Car il est incontestable qu'on trouve chez cet homme un trésor abondant de pensées divines. Des difficultés que peuvent présenter nos dogmes saints, tu n'en trouveras aucune qui ne soit résolue directement dans ses écrits, ou qui ne soit élucidée par les questions et les réponses qu'il propose ailleurs. C'est même là, on peut le dire sans crainte de se tromper, ce qui donne à ses ouvrages leur caractère propre. Après avoir placé sur les lèvres d'adversaires fictifs les objections qu'on peut faire à sa thèse, il les résout non vaille que vaille, mais de manière à décourager toute instance. Il établit solidement par toute sorte d'arguments la vérité qu'il examine, recourant d'abord aux témoignages des Saintes Écritures, qui tiennent la première place dans ses écrits, puis faisant appel aux déductions rigoureuses du raisonnement philosophique, de sorte qu'avec lui notre foi se trouve munie de toutes les preuves possibles. A ma connaissance, il est le premier à avoir employé cette méthode d'enseignement (1). D'après les dialecticiens de profession, c'est là, en effet, la perfection de la science : aux preuves qui établissent la thèse, joindre les objections qui tendent à la renverser, et montrer qu'elles sont sans force, de telle sorte qu'il ne reste plus aucune difficulté capable de nous ravir, en surgissant à l'improviste comme un voleur, la vérité, que nous croyions tenir, et de nous dépouiller de notre trésor.

» Sois donc assidu à lire Thomas, et ne t'occupe pas de ceux qui trouvent leur gloire dans les injures qu'ils donnent à ceux qui valent mieux qu'eux : Tu ne dois pas renoncer à ramasser des paillettes d'or pour éviter les propos malveillants de quelques insensés. Il te sera facile de leur fermer la bouche, lorsque, au milieu des doctes assemblées, tu pourras justifier ta conduite; tu verras alors tes critiques rester muets, assis dans un coin devant leur ombre.

» Quant à la difficulté que tu éprouves à comprendre certains de

(1) L'érudition de Démétrius est ici en défaut. Saint Thomas d'Aquin n'est pas le premier à avoir employé cette méthode, qui était déjà classique de son temps dans les écoles.

ses écrits, elle s'explique sans doute par la subtilité des pensées, qui ne se laisse pas saisir aisément. Cette subtilité se remarque surtout dans les ouvrages théologiques, parce qu'ils traitent de choses au-dessus de l'humaine raison. Mais tu triompheras de cet obstacle, si tu ne te décourages pas trop vite en face des questions obscures, et si tu as soin de recourir toujours à de plus savants que toi. Peut-être que mon ignorance pourrait t'être en cela de quelque utilité.

» Car, c'est dès ma première jeunesse que je me suis occupé de traduire les écrits de Thomas. Malheureusement, je ne possédais pas, à cette époque, la langue des Italiens aussi bien que je l'aurais désiré. Le souci des affaires publiques, les occupations auxquelles m'employait l'empereur de ce temps-là (1) — je devais, en effet, m'enquérir des besoins de tous pour les lui faire connaître — ne me permettaient pas de donner à mes traductions toute la perfection désirable. Je puis faire valoir une troisième excuse : la pénurie des livres. C'est à peine, en effet, si j'avais à ma disposition un seul exemplaire latin. Ne pouvant le collationner avec un autre pour me rapprocher davantage de l'original, il ne m'était pas facile de découvrir et de corriger les fautes qu'il contenait. Les livres latins étaient rares dans notre bibliothèque, et il fallait se contenter de ceux qu'on trouvait d'occasion.

» Au demeurant, si tu suis la recommandation que je viens de te faire : de ne pas te rebuter devant les premières difficultés mais de les soumettre à un nouvel examen, et de recourir à de plus savants que toi, tu arriveras sans nul doute à tout comprendre. Quant au merci que tu me dis pour la traduction, tu l'adresseras avec plus de justice à l'auteur de ces ouvrages. Ma récompense à moi sera suffisante, si je te vois tirer du profit de cette lecture. » (2)

Si l'on songe qu'à l'époque où Démétrius écrivait ces lignes, saint Thomas n'était pas encore en Occident le maître incontesté qu'il devint dans la suite, et que sa *Somme théologique* n'avait pas encore supplanté dans les Universités les Sentences de Pierre Lombard, on conviendra que notre Grec avait quelque mérite à parler de la sorte, et que sa prédilection pour l'Ange de l'école est tout en faveur de l'élévation de son esprit et de la sûreté de son jugement.

(1) Il s'agit évidemment de Jean Cantacuzène. (Cf. *Histor.* 1. IV, c. xxxix; P. G., t. CLIV, col. 296.)

(2) FRANCO, *I codici vaticani della versione greca delle opere di S. Tommaso d'Aquino*, Rome, 1893.

Démétrius ne se contenta pas de rendre en un grec limpide et tout classique les principaux ouvrages de saint Thomas. Il voulut faire connaître aussi à ses compatriotes les autres grandes lumières de l'Occident. De saint Augustin il traduisit : 1° le florilège réuni par son disciple saint Prosper sous le titre de : *Liber sententiarum ex operibus sancti Augustini delibatarum*, et qui constitue une petite somme de la théologie augustinienne (1); 2° cinq extraits des livres contre Julien d'Éclane (2); 3° le sermon sur le passage : *Vado ad Patrem* (3); 4° le petit ouvrage si pieux connu sous le titre de *Soliloques* ou *Monologe*, qui sans doute n'est pas de l'évêque d'Hippone, mais est fait, en grande partie, d'extraits de ses œuvres. Cet opuscule est un des rares écrits de Démétrius qui se soit conservé dans les bibliothèques orientales (4). Il a fait les délices des moines du Mont Athos, et Nicodème l'Hagiorite le publia à Constantinople en 1799.

De saint Fulgence notre auteur traduisit le *De fide ad Petrum*, admirable résumé de dogmatique catholique, qui était autrefois communément attribué à saint Augustin (5); de saint Anselme de Cantorbéry, le *De Processione Spiritus Sancti* (6); la *Lettre à Walram*, évêque de Nurenberg, qui traite principalement du pain azyme (7) et probablement aussi le *Cur Deus homo* (8). On lui doit également la traduction grecque de l'ouvrage de Pierre de Poitiers, chancelier de Paris (+ 1205), sur *la généalogie de Jésus-Christ* (9), celle de la *Réfutation du Coran*, composée par le Dominicain Ricoldi de Monte Croce (10); enfin, la traduction d'un *Exposé de la messe chantée de Noël suivant le rite ambrosien* (11).

(1) Ce florilège comprend 388 extraits des sermons de saint Augustin. La traduction de Démétrius se trouve dans les *Codd. Vatic. graeci 606 et 1096* et le *Cod. 131* de la Vallicellane. Le *Vatic. 606* a appartenu à Démétrius et le *1096* est un de ses autographes.

(2) Se trouvent dans les mêmes manuscrits que le florilège précédent.

(3) Traduction dans le *Vatic. graec. 1 115*, qui a appartenu à Démétrius.

(4) Cette traduction se trouve dans de nombreux manuscrits, et notamment dans les *Codd. Vatic. graec. 607 et 1750*, et dans le *Vallicel. 131*.

(5) Dans les *Codd. Vatic. graec. 606, 1096* et dans le *Vallicel. 131*.

(6) Dans les *Codd. Vatic. graec. 1 115 et 1 122* et dans les *Codd. Vallic. 151 et 177*.

(7) Dans le *Cod. Vat. graec. 1 115* et les *Vallic. 151 et 177*.

(8) Cette traduction se trouve dans le *Cod. Vallic. 151*. Possevin, dans son *Apparatus sacer*, t. I^{er}, p. 419, parle des *Dialogues* de Démétrius Cydonès. Ne serait-ce pas une allusion à la traduction du *Cur Deus homo*, qui, comme on le sait, est écrit sous forme de dialogue?

(9) Cette traduction se trouve dans le *Cod. Escorial. Σ.-I.-1* (xiv^e s.) et dans les *Codd. Vatic. graec. 1906 et 2 127* (xv^e-xvi^e s.).

(10) Publiée dans la *P. G.*, de Migne, t. CLIV, col. 1075-1152.

(11) Publiée par Antoine Fumagalli, dans la *Raccolta milanese*, Milan 1757, p. 104.

Si, à ces traductions, que nous ne connaissons sans doute pas toutes, on ajoute les ouvrages originaux laissés par Démétrius, en particulier son grand traité sur la Procession du Saint-Esprit, qui ne compte pas moins de quarante-deux chapitres, on avouera que ce fonctionnaire impérial occupait bien ses loisirs.

III. — Influence des traductions de Démétrius Cydonès sur la théologie byzantine aux XIV^e et XV^e siècles.

Les traductions exécutées par Démétrius Cydonès n'étaient pas quelconques. Elles se distinguaient à la fois par la fidélité et par l'élégance. Aussi eurent-elles un vrai succès, même auprès de ceux qui voyaient de mauvais œil cette vulgarisation des ouvrages latins, redoutant, non sans quelque raison, que la foi aux dogmes nationaux n'en reçût quelque atteinte. Nous avons dit plus haut l'enthousiasme que souleva la révélation de saint Thomas d'Aquin à la cour de Jean Cantacuzène. Il est incontestable que l'Ange de l'École, revêtu de la belle forme grecque que lui avait donnée Démétrius Cydonès, exerça sur la pensée byzantine une profonde influence. On ne pourra juger de toute son ampleur que lorsqu'on aura produit au jour l'énorme littérature théologique du xiv^e siècle, encore en majeure partie inédite. Cette influence fut à la fois pacifique et polémique. La pacifique se devine dans les écrits si remarquables de Nicolas Cabasilas, cet ami de jeunesse de Démétrius, favori comme lui de Jean Cantacuzène. Elle est plus apparente chez Joseph Bryennios, qui un jour félicita Cydonès de l'*acribie* de ses traductions (1), et se révèle à nous, dans ses discours, comme un véritable scolastique à la mode occidentale, allant, dans un sermon sur le jugement dernier, jusqu'à se poser trente-cinq questions différentes, suivies chacune de leur solution (2). Elle arrive à son maximum chez Georges Scholarios, le dernier et le plus grand de tous les théologiens byzantins, qui professait pour saint

(1) C'est la quatrième lettre de Joseph Bryennios dans l'édition de ses œuvres par E. Bulgaris, t. III. Leipzig, 1784, p. 133-135. Elle porte la suscription suivante : Τῷ σοφωτάτῳ ἀνδρῶν Δημητρίῳ τῷ Κυδώνῃ. Ἐν Βενετίᾳ. A la page 135, ἡ περὶ τὴν ἐρμηνείαν τῆς Ῥωμαίων φωνῆς πρὸς τὴν ἑλληνὰ γλῶτταν ἀκρίθεια est signalée parmi les mérites de Démétrius.

(2) Voir l'énumération de ces questions dans le Λόγος πρῶτος περὶ τῆς μελλούσης κρίσεως, t. II, des *Œuvres*. Leipzig, 1768, p. 367-368. N'ayant pu répondre à toutes ces questions en un seul discours, Bryennios en fit un second pour achever le sujet annoncé. (*Ibid.*, p. 385-404.)

Thomas d'Aquin une admiration égale à celle de Démétrius lui-même et ne trouvait à reprendre, chez lui, que sa doctrine sur la procession du Saint-Esprit et sur les attributs divins (1).

A côté des admirateurs, saint Thomas trouva aussi à Byzance des adversaires. C'était inévitable, du moment qu'il enseignait la doctrine du *Filioque* et qu'il avait été Barlaamite avant Barlaam : c'est-à-dire avait nié la distinction *réelle* entre l'essence divine et son opération. Le premier de ces adversaires fut justement ce Nil Cabasilas, que Démétrius Cydonès avait eu pour professeur de rhétorique, et avec lequel il avait discuté sur la procession du Saint-Esprit, à l'époque où il cherchait à se faire une opinion personnelle sur la question. Dès le premier entretien, Nil avait avoué à son ancien élève qu'il y avait, aussi bien dans la thèse grecque que dans la thèse latine, beaucoup de difficultés. Il avait donné de grands éloges aux Latins, et en particulier à saint Thomas d'Aquin, qu'il appelait un homme saint, de tous les docteurs le plus utile à l'Église, et le destructeur de toutes les hérésies (2). « Cependant, dit-il à Démétrius, je te conseille fort de laisser là toutes ces discussions. Honore par ton silence la théologie des nôtres. Tu y gagneras de vivre en paix et d'avoir l'estime de tes compatriotes. Il y a du danger à entrer en querelle avec les empereurs, les patriarches et tout un peuple. » Comme Démétrius restait insensible à ces sortes d'arguments, Cabasilas changea de tactique. Il se mit à discuter avec lui, à lui faire des objections, à le contredire de toute manière, voulant surtout ne pas se compromettre en ayant l'air de partager les opinions de son ami *latinophrone*. Il fit même appel à des intermédiaires pour essayer de ramener son ancien élève à l'orthodoxie régnante (3). En même temps il composait, mais sans en souffler

(1) Cf. S. SALAVILLE, « Un thomiste à Byzance au XV^e siècle : Gennade Scholarios », dans les *Echos d'Orient*, t. XXIII (1924), p. 135. Cf. aussi M. RACKL, « Eine griechische Abreviatio der Prima Secundae des hl. Thomas von Aquin », dans le *Divus Thomas*, t. IX. (1922), p. 50-59. Il y a bien d'autres témoignages à recueillir de l'admiration de Scholarios pour saint Thomas. On verra le texte original dans l'édition des œuvres complètes de l'écrivain byzantin, dont le premier volume vient de paraître.

(2) Τὸν Θωμᾶν ἅγιόν τε ἐκάλει καὶ τῶν πώποτε γενομένων ἐν τῇ τοῦ Θεοῦ Ἐκκλησίᾳ διδασκάλων ὠφελιμώτατον, εἴ τις τοῖς ὑπ' αὐτοῦ λεγομένοις δύναιτο παρακολουθεῖν· ἀλλὰ καὶ ἰσχυρίζετο μὴδ' ἂν τι παρὰ τινος οὕτω πιθανὸν εἰρῆσθαι κατὰ τῆς πίστεως, ὡς μὴ ῥᾶστα ἂν καὶ ὡς ἄραχν ἂν νήματα Θωμᾶν ἐκείνο δύνασθαι διαλύσαι· δεδῶσθαι γὰρ αὐτῷ παρὰ Θεοῦ πρὸς τοὺς τῶν λόγων λαβυρίθους καὶ τὰς σεσοφισμένας ἀπάτας εὐπορίαν λύσεων ἄμαχον. (*Contra Cabasilas*, dans le *Cod. Vatic. graec.* 614, fol. 126 b.) Sur cet ouvrage de Démétrius, voir M. RACKL, « Die ungedruckte Verteidigungsschrift des Demetrios Kydones für Thomas von Aquin gegen Neilos Kabasilas », dans le *Divus Thomas*, t. VII (1920), p. 303-327.

(3) Nous empruntons ces détails à l'*Apologie*, *Cod. cit.*, fol. 70-71.

mot à Démétrius, son grand traité sur la procession du Saint-Esprit, contre les Latins, divisé en trois parties, où saint Thomas d'Aquin est attaqué et assez malmené à plusieurs reprises (1). L'ouvrage n'est pas sans mérite : il a au moins celui d'exposer clairement et consciencieusement les arguments des Latins, au nombre de quarante-neuf. C'est un des produits les plus remarquables de la polémique antilatine, et il a eu les honneurs d'une traduction slave. Il attend encore un éditeur. Démétrius ne put le connaître du vivant même de l'auteur, car il ne fut publié qu'après la mort de celui-ci par son neveu, Nicolas Cabasilas. Quand il lui tomba entre les mains, Cydonès fut particulièrement affecté des attaques dirigées contre saint Thomas, et, prenant aussitôt la plume, il écrivit une belle défense, encore inédite, de l'Ange de l'école, laissant à d'autres le soin de réfuter le reste de l'argumentation de Nil contre le dogme catholique. Dans la préface, il s'étonne que son ancien professeur ait ainsi brûlé ce qu'il avait d'abord adoré, et n'ait pas craint d'attaquer un homme si extraordinaire qui, par la sagesse, la vertu et la science des Écritures, a éclipsé non seulement les théologiens d'Orient, mais aussi les théologiens de tous les temps et de tous les pays : « Nil et Thomas, dit-il, sont mes amis; tous deux furent savants; mais, sans comparaison, Thomas l'a emporté sur l'autre; et de plus, il a pour lui la sainteté, chose si grande, qui suffirait, même en l'absence de la science, à nous ranger du côté de celui qui la possède » (2).

L'affaire n'en resta pas là. Dans les premières années du xv^e siècle, Nil trouva un défenseur contre Démétrius Cydonès en la personne de Démétrius Chrysoloras, qui composa un long dialogue encore inédit, où lui, Chrysoloras, prend le parti de Nil, et Cydonès celui de saint Thomas (3).

(1) L'ouvrage se trouve en plusieurs manuscrits, et notamment dans l'excellent *Vatic. graec. 1117*, qui contient toutes les œuvres polémiques de Nil. Il occupe les fol. 27-354, soit presque tout le manuscrit. Saint Thomas est pris à partie en plusieurs endroits, notamment aux fol. 229 b, 273 b, 278 a, 290 a, 319 a. Au témoignage de Syropoulos, *Historia concilii Florentini*, éd. Creyghton. La Haye, 1660, p. 50, 257. etc., au cours des discussions de Florence sur le *Filioque*, les antiunionistes demandèrent plus d'une fois des arguments à l'ouvrage de Nil.

(2) *Cod. Vatic. graec. 614*, fol. 110.

(3) *Dialogus evertens librum Demetrii Cydonii contra beatum Nilum Cabasilam Thesalonicensem*. Cet ouvrage constitue le *Cod. 12* du *Pluteus V* de la Laurentienne, 74 fol. (Cf. BANDINI, *Catal. manusc. graec. bibl. Laurent.*, t. I^{er}, p. 32.) Il se trouve également dans le *Vatic. graec. 1109*, fol. 77 sq. Le titre, dans le *Cod. Laur.*, ferait croire qu'il y a dans le dialogue quatre personnages : Thomas d'Aquin, Cydonès, Nil et Chrysoloras. En réalité, il n'y en a que deux : Chrysoloras et Cydonès, qui défendent

Un peu auparavant, et du vivant même, semble-t-il, de Cydonès, un polémiste de second ordre, hier encore presque un inconnu, se donnait la lourde tâche de réfuter la théologie thomiste révélée aux Grecs par les traductions de notre Démétrius. Nous voulons parler de Matthieu Ange Panaréto, que l'on a fait vivre pendant longtemps à la fin du XIII^e siècle, et sur la vie et les œuvres duquel M. P. Risso a récemment jeté quelque lumière (1). Des dix-huit opuscules polémiques que nous ont conservés sous son nom les manuscrits, deux au moins sont dirigés expressément contre saint Thomas d'Aquin, et visent, le premier, le chapitre IV du *Liber ad cantorem Antiochenum*, relatif à la procession du Saint-Esprit (2), le second, le chapitre IX du même opuscule sur le feu du purgatoire (3).

Plus obscurs encore sont trois autres polémistes antithomistes signalés dans une note placée en tête du *Cod. Urbin. graec.* 155 (4), à savoir : 1^o Georges Voïlas, dans son premier discours contre les Latins (5); 2^o Calliste Angelicoudès, le Mélénicéote, qui a écrit une longue réfutation en quarante discours du *Contra errores Graecorum* de saint Thomas (6); 3^o Ange, surnommé Aïdaros, sur lequel nous n'avons rien trouvé de précis (7).

Les polémistes que nous avons nommés jusqu'ici ont attaqué

chacun leur homme. La discussion ne roule pas seulement sur la procession du Saint-Esprit, mais sur d'autres sujets.

(1) « *Matteo Angelo Panaretos e cinque suoi opuscoli* », dans la revue *Roma e l'Oriente* (1914-1916). Il a paru un tirage à part.

(2) Cet opuscule est inédit et porte le titre suivant : Τοῦ Θωμᾶ πῶς ἐν τοῖς θείοις ληπτέον ἂν εἶη τὴν ἐκπόρευσιν τοῦ Ἀγίου Πνεύματος· ἀντιθεσις πρὸς ταῦτα τοῦ Ἀγγέλου τοῦ Παναρέτου.

(3) Egalement inédit : Θωμᾶ φιλοσόφου τοῦ Ἀγίου λόγος περὶ καθαρτηρίου πυρὸς καὶ πρὸς τοῦτον ἀντίθεσις Μαθαίου Κοιχάστωρος τοῦ Παναρέτου. Panaretos s'était promis de réfuter tout ce qu'avait écrit saint Thomas : ἄτινα, τοῦ Θεοῦ διδόντος ἡμῖν σχολήν, πάντα περίρηνως ἀναιρήσομεν. (Cf. DEMETRAKOPOULOS, Ὁρθόδοξος, Ἑλλάς, Leipzig, 1872, p. 49.)

(4) Ce manuscrit ne renferme malheureusement aucun des ouvrages indiqués par cette note.

(5) Γεωργίου τοῦ Βοίλα κατὰ Λατίνων λόγος α'.

(6) Καλλίστου τοῦ Ἀγγελικούδη κατὰ Θωμᾶ λόγοι μ'. Cet ouvrage se trouve dans le *Cod.* 337 du monastère des Ibères, au Mont Athos, sous le titre : Καλλίστου Μελενικιώτου κατὰ τοῦ καθ' Ἑλλήνων δῆθεν λεγομένου βιβλίου Θωμᾶ Λατίνου. Il s'agit vraisemblablement de l'opuscule de saint Thomas intitulé *Contra errores Graecorum*, que Démétrius Cydonès ne paraît pas avoir traduit en grec, sans doute parce qu'il s'était aperçu que certains textes des Pères grecs qui y sont cités étaient apocryphes. Un missionnaire latin ou quelque latinophrone aura fait cette traduction. Il pourra s'agir aussi de la *Summa contra Gentes*. Nous n'avons pu contrôler. La réfutation d'Angelicoudès ne comprend pas moins de 175 feuilles in-8°. Sur cet auteur, voir la savante notice de G. Mercati, « *Callisto Angelicudes Meliniceota* », dans le *Bessarione*, t. XXXI (1915), p. 79-89.

(7) Ἀγγέλου τοῦ λεγομένου Αἰδάρου κατὰ Θωμᾶ. *Cod. Urbin.* 155.

ex professo le grand Docteur latin. Plus nombreux et plus connus sont d'autres théologiens byzantins, qui n'ont signalé et combattu qu'en passant les doctrines de saint Thomas. C'est le cas, par exemple, de Joseph Bryennios dans son *Premier Dialogue sur la procession du Saint-Esprit* (1); de Macaire d'Ancyre dans son long *Traité polémique contre les Latins* en 120 chapitres, inséré par Dosithée dans le *Τόμος καταλλαγῆς* (2). Que d'autres références se cachent dans les inédits du xiv^e et du xv^e siècle!

Démétrius Cydonès ne fut pas le seul à faire connaître aux Grecs par des traductions les œuvres de la théologie latine. Il avait eu un précurseur en la personne de Maxime Planude, qui fut pendant quelque temps unioniste, et traduisit les *quinze livres* de saint Augustin sur *la Trinité*, et les *cinq livres* de Boèce intitulés *De consolatione philosophiae* (3). Il eut un imitateur de talent en son propre frère, Prochore Cydonès, mort trop jeune (4), qui eut quand même le temps de composer, outre un ouvrage de polémique contre le palamisme, le recueil intitulé : *De essentia et operatione*, tiré des écrits de saint Thomas d'Aquin (5), et de traduire 1^o de saint Thomas : le *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote*, l'opuscule sur *l'éternité du monde* (6), la *troisième partie de la « Somme théologique »* (7), probablement aussi le *De potentia et spiritualibus creaturis*; 2^o de saint Augustin : le *De libero arbitrio*, le *De vera religione*, l'opuscule *De decem plagis et decem praeceptis*; 3^o de Hervée Neldec († 1323) : des *Extraits du commentaire des livres des Sentences* de Pierre Lombard; 4^o de Boèce : le *De differentiis topicis*. Georges Scholarios suivit le même exemple. Il traduisit pour sa part 1^o de saint Thomas : le *Commentaire du « De anima » d'Aristote*, le *De ente et essentia*, l'opuscule apocryphe *De sophis-*

(1) Bryennios attaque spécialement les textes apocryphes des Pères grecs sur la procession du Saint-Esprit cités dans le *Contra errores Graecorum* et aussi dans la *Somme théologique*. Ce *Dialogue* se trouve dans le tome I^{er} des œuvres de Bryennios, éd. Bulgaris.

(2) *Τόμος καταλλαγῆς*, éd. 1692, p. 1-404. Voir spécialement le chapitre LIX, p. 99-101.

(3) Certains auteurs attribuent aussi à Maxime Planude une traduction des premières questions de la *Somme théologique*. La chose a besoin d'être tirée au clair.

(4) Prochore mourut peu après sa condamnation comme Barlaamite, au concile de Constantinople de 1368, présidé par le patriarche Philothée Kokkinos.

(5) Traduction faussement attribuée jusqu'ici à Grégoire Acindyne.

(6) Ou a de Théophane de Nicée un opuscule sur le même sujet : *Disputatio qua ostenditur mundum ab aeterno esse potuisse*. C'est la thèse même de saint Thomas. Il est vraisemblable que Théophane a connu et s'est inspiré de l'écrit du docteur latin.

(7) Des extraits de cette traduction se conservent dans le *Cod. Valic. graec. 1102*. Impossible de dire si Prochore a traduit toute cette troisième partie de la *Somme*, y compris le supplément, ou seulement des extraits.

matibus seu de fallaciis et les deux premiers livres du commentaire sur la *Physique* d'Aristote; 2° de Gilbert de la Porrée : le *livre des six principes*; 3° de Pierre-Julien de Lisbonne, dit Pierre l'Espagnol (plus tard Jean XXI, † 1277), la *Summa logicae* (1).

Grâce à ces traductions, et spécialement à celle de Démétrius Cydonès, de toutes les plus importantes, Grecs et Latins apprirent à se connaître un peu mieux. Les trésors de la scolastique latine furent ouverts à la pensée byzantine, qui en profita dans une bonne mesure. Et quand les théologiens des deux Églises se rencontrèrent à Florence, ils purent, sinon s'entendre toujours, du moins se comprendre. Ce n'eût pas été chose aisée, si les Byzantins eussent totalement ignoré les deux *Sommes* de l'Ange de l'école.

M. JUGIE.

(1) Sur ces traductions, voir S. SALAVILLE, *art. cit.*
